

LE FANTASQUE.

étincèlent dans le camp, de nombreux auditeurs se groupent autour du vieillard dont les récits offrent tant d'intérêt. Souvent la dernière flamme a jeté son dernier éclair, qu'il raconte encore, et personne ne songe à l'interrompre. Quelquefois une bulle ennemie passe en sifflant au-dessus de son auditoire, quelquefois elle frappe la terre à ses côtés, sans que l'attention soit interrompue.

II.

Vous connaissez tous, mes frères, nous dit-il un soir, cette partie de la ville sainte (1) que couronne la Casbah; vous avez tous contemplé la fureur avec laquelle le torrent se précipite entre deux murailles construites par la nature; votre oeil s'est efforcé de mesurer l'élevation de ce rocher qui répète le mugissement de la cascade; sur ce rocher, il y a vingt ans, s'étaient réunis tous les enfans de la ville d'Azal-Bey. La cité silencieuse ne retentissait plus des cris de ses marchands, et le marteau des artisans se reposait. De loin en loin, un Maure, enveloppé dans son burnous, traversait une rue déserte, semblable au fantôme que l'imagination de certaines peuplades fait errer sur les ruines des tribus. La population entière de Constantine était groupée sur les bords de l'abîme qui la défend. Les femmes voilées, assises sur la partie qui regarde la neige (2), étaient séparées des hommes, selon l'usage de notre peuple. Cette foule était immobile, attendant sans impatience l'événement qui se préparait. C'était l'heure où les troupeaux accablés par la chaleur se reposent dans la prairie, mais le soleil avait refusé d'éclairer le spectacle qui réunissait les enfans de Mahomet. Le ciel était gris, et le sifflement d'un vent impétueux se mêlait au bruit sourd du torrent. Les corbeaux, les vautours et les aigles tourbillonnaient au-dessus de l'assemblée, plongeaient avec rage dans le gouffre, et se relevaient en poussant des cris aigus. Tombé la veille dans une nouvelle disgrâce, j'avais pu m'éloigner de la route à laquelle aucun intérêt ne m'attachait. Je n'avais que des esclaves; ma dernière épouse était morte. Depuis, je n'ai plus cherché des plaisirs que l'âge me refusait; je n'ai vécu que pour mes enfans. Je m'étais rendu dans le jardin que jeune encore je fis planter par un chrétien que je rendis à la liberté, jardin arrosé par le Rummel lorsqu'il abandonne la ville. J'attendais, lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur un burnous. Au pied de la cascade, un guerrier monté sur un coursier noir à la crinière flottante fixait la partie supérieure du rocher; un bouquet d'orangers le dérobaît à tous les regards autres que le mien. Je m'efforçais de le reconnaître, lorsque le bruit de deux chevaux détourna mon attention; un vieillard abandonnant sa monture à un esclave, pénétra avec précaution dans une oasis. Mais l'immobilité a cessé; chacun s'agite, les yeux se tournent vers la porte de la citadelle. Deux chaouss, armés d'yatagans, ont paru; ils ouvrent la marche, appuyés sur de longs bâtons; trois juges les suivent gravement; derrière eux s'avance, d'un pas assuré, une jeune fille dont les mains sont liées par des cordes de laine. Son voile est arraché, ses cheveux flottent au gré de la tempête, mais ses habits sont des habits de fête. Elle promène un regard avide autour d'elle, pour la première fois elle ose fixer une réunion de musulmans; mais bientôt ses yeux se baissent et des larmes brûlantes s'échappent de ses larges paupières. Oh! alors, si vous eussiez pu déchirer les voiles qui cachent l'émotion de toutes les filles de Constantine, de quelle douleur résignée n'eussiez-vous pas été témoin? Pourquoi cette réunion? pourquoi ces bour-

(1) C'est ainsi que les Arabes désignent Constantine.

(2) Locution Arabe.